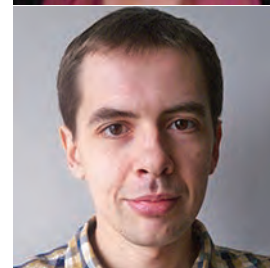
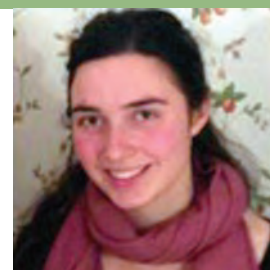


L'usage comparé des statistiques par Gabriel Tarde et Emile Durkheim



Hélène ŒHMICHEN

Oleksii VIEDROV

Étudiants en master 2 « Sociologie et Statistique »
(EHESS/ENS/ENSAE)

Le débat entre Gabriel Tarde et Emile Durkheim à la fin du XIX^{ème} siècle est souvent présenté comme fondamental pour la création de la sociologie en France. C'est au terme de ce débat que Durkheim, en sortant vainqueur, a pu se positionner pour la génération suivante comme père fondateur de la sociologie, puis qu'il a été redécouvert comme tel, dans les années 1970. Cette victoire de l'un sur l'autre se ressent encore aujourd'hui dans notre usage des statistiques dans la discipline : comparaison de phénomènes statiques, « variations concomitantes », moyennes et opérations qui en découlent. Or la redécouverte plus ou moins récente de Tarde et de son usage différent des statistiques réactualise depuis une quinzaine d'années les termes de ce débat fondateur. Retracer les différences, les ressemblances et les oppositions entre les deux théoriciens dans le domaine de la statistique présente donc un intérêt historique pour la discipline – qui nous permet également de comprendre la sociologie actuelle, ses différentes mouvances et ses enjeux, ainsi qu'un intérêt épistémologique. Nous exposerons tout d'abord le parcours des deux auteurs et tenterons de replacer leur débat dans le contexte historique et universitaire de l'époque, afin d'en comprendre les origines, les logiques et les conséquences. Nous examinerons ensuite plus en détail les différences dans l'usage et la définition des outils statistiques, et les conséquences épistémologiques que cela entraîne pour chacun d'eux, avant enfin de dresser un bref aperçu de la réception de ces usages débattus des statistiques.

I. Termes et lieux du débat Tarde-Durkheim

G. Tarde et E. Durkheim, et le débat dont Durkheim est sorti vainqueur pour être souvent présenté comme fondateur de la sociologie moderne en France, ne doivent pas être appréhendés comme un commencement absolu, dont la création intellectuelle est apparue *ex nihilo*. Deux séries de recherches ont permis de lever l'illusion d'isolement des « pères fondateurs » : une étude des sources et des influences des deux universitaires, et une étude du champ intellectuel dans lequel chacun tentait d'imposer ses problématiques. Afin de comprendre au mieux les ressorts de leur controverse et sa traduction dans les statistiques, nous commencerons par dresser un rapide tableau du champ intellectuel de l'époque, puis nous retracerons leurs parcours

et leurs influences, avant de présenter leurs œuvres et leurs théories générales, ainsi que les fondements de leurs oppositions.

1. Contexte universitaire de la naissance de la sociologie

La sociologie comme science du social s'institutionnalise à la fin du XIX^{ème} siècle, en France comme en Allemagne, ainsi que dans de nombreux autres pays, et ce via des ouvrages majeurs qui s'en réclament, des revues, des chaires de faculté, des écoles et autres institutions. En plus de ces mouvements institutionnels, il faut prendre en considération que *"les sciences sociales sont terriblement à la mode [...]. C'est la tarte à la crème de toutes les réunions mondaines, de tous les discours, et nul n'a de l'esprit s'il n'est sociologue"* (Henri Hauser, historien, 1903). L'institutionnalisation de la III^{ème} République et les évolutions sociales qui l'accompagnent ont un impact fort sur la création et les mutations en cours de la discipline, et donc sur les formes, les enjeux et la réception du débat entre les deux sociologues. Ainsi, de lourds efforts sont faits pour la consolidation de l'Instruction publique, avec l'idée qu'elle permettrait l'émergence d'une communauté morale par la transmission d'un savoir irrigué par la recherche. A ce titre, les sciences sociales ne sont pas négligées (forte présence au ministère de l'Instruction publique¹). Elles sont par ailleurs portées par l'initiative privée de certains mécènes et grands bourgeois (Cuin et Gresle, 1992)

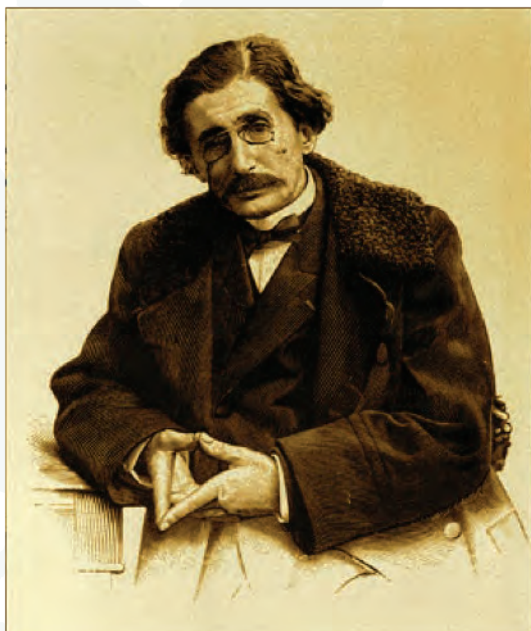
Dans les *Règles de la Méthode sociologique* (1894), Durkheim identifie plusieurs groupes qui dominent le champ intellectuel français en sociologie dans les années 1870. Pour présenter ce contexte, nous pouvons partir de ses observations directes et de ses catégorisations, à la lumière de travaux d'historiens et de sociologues sur le sujet (Mucchielli et Borlandi, 1995, Borlandi et al, 2000, Cuin et Gresle, 1992).

Le premier groupe est **l'anthropologie physique** dont Paul Broca (1824-1880) est la figure de proue. Pour le fondateur de la Société d'anthropologie de Paris, relayée par la *Revue d'anthropologie* (1872), les différences et les inégalités entre les peuples s'expliquent par le déterminisme de chacune des grandes « races » (Blancs, Jaunes, Noirs) de la planète. Sur le plan individuel, les différences de comportements sont reliées aux configurations du cerveau (« crâniologie »). Intellectuellement, le paradigme dominant de ce groupe est donc la complète détermination du social par le biologique. A la même époque, dans le « **groupe criminologiste** », l'Italien Cesare Lombroso (1835-1909) défend la thèse du « criminel né » selon laquelle la criminalité s'explique par des causes héréditaires. Le « milieu social » n'est qu'un révélateur de ces prédispositions biologiques. De son côté, Gustave Le Bon (1841-1931) professe une théorie raciste et inégalitaire de la psychologie des peuples. Le « **groupe universitaire** » enfin, identifié par Durkheim, « comprend les sociologues qui appartiennent à l'université », à savoir « des professeurs de philosophie ». En France, la sociologie cherche notamment à se démarquer de l'emprise universitaire de la philosophie et de l'Histoire : le cadre universitaire et ses modalités de fonctionnement ont été établis bien avant que ne cherche à s'institutionnaliser la nouvelle discipline. Le climat politique lui est certes favorable, puisque dans ces débuts de la Troisième République, elle a bien les préoccupations morales et civiques qui peuvent avoir des retombées psychologiques. Mais l'organisation de l'appareil scolaire et universitaire a pour conséquence que, comme la géographie ou la science de l'éducation, elle s'implante d'abord sous le couvert de la philosophie et de l'histoire traditionnelle.

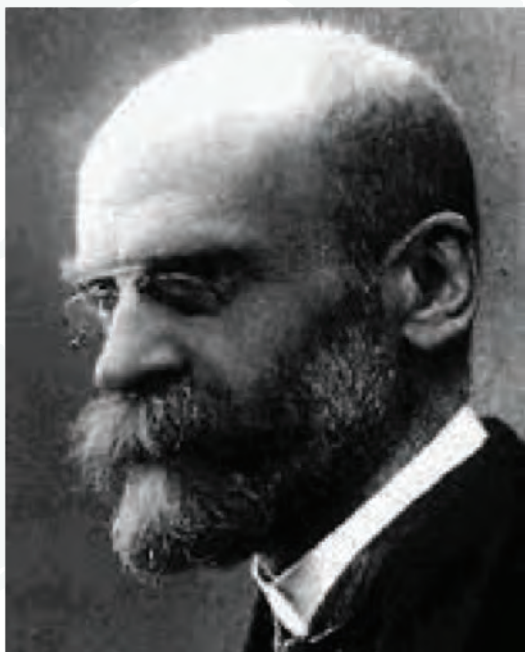
A partir des années 1880, s'éloignant de la philosophie mais aussi du « scientisme positiviste », Gabriel Tarde (1843-1904), puis René Worms (1867-1926), et enfin Emile Durkheim (1858-1917) contestent l'hégémonie du naturalisme, s'attachent à montrer la part du social dans les

1. Pour en savoir plus, voir A. Prost, *L'Enseignement en France*, 1968.

conduites humaines, parlent au nom de la sociologie naissante et prétendent la représenter. Seul le dernier a fait école, suite à un débat qui l'opposa principalement à Tarde.



(1) Gabriel Tarde (1843-1904)



(2) Emile Durkheim (1858-1917)

2. Parcours biographiques et universitaires

Gabriel Tarde a une formation de magistrat – et exerce jusqu'à sa mort sa fonction de juge, qu'il commence à Sarlat. Né dans une famille de juristes et de savants, il a été formé par les jésuites. Parallèlement à cette carrière, il est en relation avec l'école criminaliste de Cesare Lombroso, mais s'en démarque rapidement, préférant une explication psychologique et sociologique de la criminalité à une explication physique. En 1887, il débute sa collaboration aux Archives de l'anthropologie criminelle, revue fondée par son ami, le docteur Alexandre Lacassagne, médecin-légiste à Lyon. Il publie en 1890 *Les Lois de l'imitation*, qui rend compte des comportements sociaux par des tendances psychologiques individuelles, et *La Philosophie pénale*, ce qui le rend célèbre, puis d'autres ouvrages à succès tels que *La Logique sociale* (1895) ou *L'Opinion et la foule* (1901). Fin 1893, le ministre de la justice demande à Gabriel Tarde de rédiger un mémoire sur l'organisation de la statistique criminelle en France. L'année suivante, en janvier, il quitte Sarlat pour s'installer à Paris, au poste de directeur de la statistique judiciaire au ministère de la justice, où il est chargé de faire la synthèse des chiffres de la justice criminelle, civile et commerciale française depuis 1891. Gabriel Tarde publie plusieurs ouvrages et de nombreux articles, collabore à la Société Générale des prisons, enseigne la sociologie dans différentes écoles, en particulier à l'Ecole libre des sciences politiques et au Collège libre des sciences sociales. Il bénéficie de son vivant d'une audience internationale et de grands succès éditoriaux, ce qui lui vaut d'être élu en 1900 au Collège de France, à la chaire de philosophie moderne. La même année, il devient membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). Mais contrairement à son adversaire, il n'a élaboré aucune réelle doctrine universitaire ; n'ayant pas constitué d'école, son œuvre n'est poursuivie par aucun successeur après sa mort.

G. Tarde s'oppose fortement au positivisme de l'époque, et aux théories biologisantes de Lombroso. Sociologue autodidacte, membre d'un groupe marginal composé de personnalités isolées regroupées autour de R. Worms et de sa *Revue internationale de sociologie* (1893), il est influencé par l'idéalisme épistémologique et critique du philosophe Charles Renouvier, qui débouche sur la « critique de la science », dans la ligne de Claude Bernard à Augustin Cournot.

Issu d'une famille de rabbins, Emile Durkheim intègre en 1879 l'Ecole Normale Supérieure, où il côtoie Henri Bergson et Jean Jaurès. Il reçoit une formation de philosophe (agrégation de

philosophie en 1882) mais se lance très tôt dans la sociologie, en publiant par exemple à partir de 1885 des comptes rendus dans la *Revue philosophique* qui concernent tous exclusivement la « science sociale » ou la « sociologie ». Dès cette époque, il souhaitait se consacrer à la constitution d'une science sociale capable de répondre au malaise social et surtout moral des sociétés européennes de la fin du XIX^{ème} siècle. Sa thèse, qui porte sur les rapports entre individualisme et socialisme (1893), lui assure d'emblée une autorité intellectuelle le plaçant comme principal représentant de la sociologie en France. Il obtient en 1887 une chaire de pédagogie et de science sociale à l'Université de Bordeaux, puis bénéficie de la première chaire de sociologie française, qui est créée en 1895. Il est désigné en 1902 pour occuper la chaire de science de l'éducation à la Sorbonne, poste sur lequel il sera titularisé en 1906. Il rédige en 1912 *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*. Il réussit en 1913 à transformer le titre du poste qu'il occupe en chaire de sociologie. C'est à Bordeaux qu'il rédige *La Division du travail social* (sa thèse, 1893), *Les Règles de la méthode sociologique* (1894 et 1895) et *Le Suicide* (1897). C'est également à Bordeaux qu'il conçoit les cinq premiers volumes de *L'Année sociologique*, revue créée en 1898 qui lui permet de rassembler autour de lui plusieurs jeunes disciples qui assureront sa postérité, tels que Marcel Mauss, Maurice Halbwachs, Célestin Bouglé, François Simiand ou Paul Fauconnet. Comme le fait remarquer P. Besnard (1983), il eut très tôt conscience de la nécessité de travailler en équipe pour sortir la sociologie du stade de l'amateurisme préscientifique dans laquelle elle stagnait.

Durkheim est notamment influencé par deux de ses prédécesseurs que sont Auguste Comte et Herbert Spencer. Le premier voulait appliquer la méthode scientifique des sciences naturelles aux sciences sociales, et le second développa une approche utilitariste évolutionniste pour



(3) Durkheim chassant Tarde de l'Université (caricature de <http://socio-bd.blogspot.fr/>)

étudier la société humaine. Durkheim fut influencé par le positivisme de Comte. Toutefois, il en réclame une lecture nuancée, loin de l'orthodoxie de ses disciples antispiritualistes, et se sépare notamment de sa philosophie de l'Histoire et de sa doctrine du progrès. Durkheim est également influencé par Spencer, référence philosophique principale des années 1875-1895, qui, par ses analyses fonctionnalistes et ses analogies organiques, prenait ses distances par rapport au positivisme et a su réhabiliter la sociologie dans le champ philosophique universitaire. Mais il s'en distancie également à cause de ce qu'il considère comme un manque de méthode et une vision unilinéaire de l'évolution sociale.

En deçà des oppositions théoriques, Tarde et Durkheim n'occupent donc pas la même place dans le champ intellectuel français : l'un cherche à institutionnaliser et à autonomiser la sociologie autour d'une « école » tandis que l'autre reste en lien avec la psychologie et la philosophie. L'un s'organise autour d'une revue avec des disciples tandis que l'autre jouit d'une grande popularité hors du champ universitaire, et acquiert par là sa chaire au collège de France.

3. Des épistémologies différentes : des conceptions différentes de la science qui doit être fondée

Nous reviendrons ici rapidement sur les termes du débat qui opposa les deux chercheurs, puis nous exposerons la place que cela a pris dans leurs usages et conceptions des statistiques.

Leurs oppositions (principalement entre 1893 et 1904) s'exprimaient notamment par articles interposés ; on résumera les différends et les rapprochements entre les deux auteurs sur deux points : holisme/individualisme méthodologique et définition du fait social.

Tarde est souvent présenté par opposition à Durkheim comme un pur individualiste qui ne conçoit pas la société dans son ensemble. Or la position de Tarde a évolué depuis ses premiers écrits où il mettait en avant la primauté de l'individu (Lubek, Apfelbaum, 1981). Sa perspective s'oriente très tôt vers un point de vue psycho-social. Dans *Les Lois de l'imitation*, livre considéré comme fondateur de la psychologie sociale, il présente la vie sociale comme une alternance entre les inventions et les imitations des individus. Un fait social n'a aucune réalité transcendante en ce sens qu'il n'existe que par les individus qui l'inventent ou qui l'imitent. La différence avec Durkheim se situe donc dans le fait que Tarde choisit d'appréhender les processus sociaux à partir des individus ; ce sont eux qui donnent naissance à la réalité sociale. Cette dernière est donc essentiellement une "interpsychologie". Ainsi, l'imitation agit comme une onde ou un courant magnétique, qui se propage d'individu en individu et qui se renouvelle à chaque fois à travers chacun. L'imitation est au cœur de toute vie sociale et explique aussi bien les relations humaines que l'histoire, celle-ci n'étant rien d'autre que le processus par lequel les individus inventent en s'imitant d'une civilisation à l'autre. Dans *L'Opinion et la Foule* (1901), G. Tarde mobilise également sa théorie de l'imitation pour expliquer la naissance de l'opinion publique. Ainsi, selon lui, si les processus sociaux ne sont pas forcément biologiques ou physiques, ils présentent des régularités sur le long terme qui suivent des lois qui ressemblent aux lois physiques. En ce sens, il est d'accord avec son adversaire (accord qui pour nous apparaît comme une proximité épistémologique forte, mais qui était très répandu dans le contexte positiviste de l'époque) : comme les phénomènes physiques, les phénomènes sociaux suivent des lois. Tarde emprunte à Leibniz l'idée des monades : les forces psychologiques du désir et des croyances permettent aux monades, sujets individuels ou groupes sociaux, d'agir et de s'imiter les uns les autres, formant ainsi l'agrégat qu'est la société. Le psychologisme ici relève plus d'une contrainte interne de la même manière que le supposé holisme durkheimien renvoie à un externalisme réaliste. On peut ainsi comprendre que pour Tarde, de même que la séparation nature/société n'est pas importante pour comprendre les interactions humaines, l'opposition entre l'individu et la société ou entre les niveaux micro et macro empêche toute compréhension de la constitution des sociétés.

Pour Durkheim au contraire, l'idée d'une opposition entre l'individu et la société est nécessaire à la sociologie, le fait social étant indépendant de l'individu, puisqu'il lui est extérieur, coercitif et général. Le choix méthodologique de Durkheim est de faire du fait social une entité *sui generis*, qui émerge de la fusion des consciences individuelles et qui leur est irréductible. Cependant, de même que pour Tarde, il serait faux de réduire Durkheim à un holisme généralisé, analyse qui peut ressortir du débat, alors que Durkheim a eu tendance à accentuer ses positions pour s'affirmer face à Tarde (Borlandi et Mucchielli, 1995) : « Bien qu'il y ait une morale du groupe... chaque homme a sa morale à soi : même là où le conformisme est le plus complet, chaque individu se fait en partie sa morale. Il y a en chacun de nous une vie morale intérieure, et il n'est pas de conscience individuelle qui traduise exactement la conscience morale commune, qui ne lui soit partiellement inadéquate » (Durkheim 2014, p. 115).

Le principal désaccord entre les deux chercheurs dans ce domaine se situe donc dans l'interaction entre le tout et les parties : contrairement à Durkheim, Tarde pense qu'une explication du tout passe nécessairement par ses parties. Il en résulte qu'au cœur de leurs débats, il oppose son « nominalisme » au « réalisme scholastique » de Durkheim, dont il craint qu'il ne débouche sur la métaphysique.

Contrairement à Durkheim, Tarde ne souhaite pas autonomiser catégoriquement la sociologie des autres disciplines. Il souhaite une grande science unifiée, où les fondements

épistémologiques sont les mêmes, et cohérents, que ce soit en psychologie, en biologie ou en sciences sociales. L'une des idées maîtresses qu'il revendique comme moteur de la cohésion est le double mouvement de l'impulsion et de la diffusion, que l'on retrouve dans l'ensemble des sciences. Ainsi, la seule réalité sociale est pour lui l'existence de consciences individuelles liées les unes aux autres par les lois de l'imitation. Et parce que les sciences étudient les différentes formes que prennent les agrégats, elles sont toutes, selon lui, des formes de sociologies. La sociologie se distingue des autres sciences non par la nature de son objet, mais par notre connaissance intime de ses constituantes.

(4) Bruno Latour et Bruno Karsenti mettent en scène le débat de 1903 entre Tarde et Durkheim, 2008



Source: <http://www.bruno-latour.fr/>

Selon Durkheim, la sociologie est possible parce qu'il y a des lois qui sous-tendent la vie sociale. La société est complexe et réfractaire aux formes simples d'explications, mais elle n'est pas opaque. Dans la tradition positiviste, il propose une analogie entre les faits étudiés par la sociologie (comme des choses) et ceux de la biologie. Ces derniers se manifestent grâce à l'union de différents éléments chimiques qui ne contiennent aucune parcelle de vie en elles-mêmes. Les tendances collectives ont une existence propre et sont l'expression des forces qui guident l'action. Il propose également une analogie entre les méthodes des deux sciences, qu'il veut rigoureuse et scientifique. Tarde critique la notion et la traite d'ontologisante, relevant davantage du monde des idées platoniciennes que de la science. Le fait social étant distinct des actes individuels, il s'imposerait aux individus de l'extérieur vers l'intérieur grâce à sa propriété coercitive. Il se trouverait dans une espèce de ciel des intelligibles que personne n'a jamais pu observer. De son côté, Durkheim reproche à Tarde de définir trop rapidement le « fait social », en lui donnant pour seul fondement la communication. Si le taux de suicide est un fait social, il doit être externe et coercitif. Il possède ces caractéristiques dans la mesure où Durkheim s'intéresse à son caractère statistique plutôt qu'aux causes de ses occurrences chez un individu en particulier. Il n'y a pas de cause individuelle qui permette d'imaginer la stabilité statistique qu'observe Durkheim. La stabilité, comme la société, émerge de la simple union de ce qui ne la contient pas. S'il n'est pas dans les cas particuliers, il doit être ailleurs. Il est aussi coercitif puisque s'il ne l'était pas, la stabilité du phénomène n'existerait pas. La stabilité statistique d'un fait social est un effet de son caractère coercitif. C'est donc dans l'approche statistique que se distinguent radicalement Tarde et Durkheim.

II. Les usages des statistiques par Tarde et Durkheim

C'est Durkheim, le plus jeune parmi les deux sociologues, qui a commencé la discussion entre

les deux, en attaquant la théorie de l'imitation (formulée par Tarde en 1890 dans *Les Lois de l'imitation*) appliquée sur le problème du suicide (*Le suicide*, 1897). Nous allons partir de là pour montrer ensuite la différence profonde entre ces visions des sciences sociales et, ce qui en découle, de l'usage des statistiques.

1. Statistiques et imitation

Selon Durkheim, le problème avec les tentatives d'expliquer des phénomènes sociaux par l'imitation est l'ouverture de la notion, qui ne permet pas de formuler des hypothèses claires. Par imitation, on peut comprendre soit une action en accord avec un groupe (1), soit l'obéissance à l'autorité (2), soit l'imitation au sens propre, quand une personne répète l'action d'une autre personne sans réflexion ni d'autres motifs (3) (Durkheim 1976 : 107-115). Tandis que Tarde réunit des phénomènes de tous ces types sous la notion d'imitation et voit les sources de toute action imitative plutôt dans le deuxième type (obéissance d'un « somnambule » au commandeur, Tarde 2001 : 138-139), pour Durkheim c'est seulement dans son troisième sens que l'utilisation du concept est justifiée. En effet, l'action en accord avec les attentes d'un groupe est tout à fait créative, et nécessite la réflexion. L'obéissance à l'autorité témoigne du respect ou de la crainte devant une force sociale, ce qui présente déjà un motif allant au-delà de l'imitation irréfléchie (Durkheim 1976 : 107-115). Tarde, de son côté, critique Durkheim pour l'étroitesse de cette nouvelle définition (Tarde 2000 : 17). On pourrait dire qu'on a à faire avec une différence qui pourrait être résolue par une convention. Seulement, Durkheim avait pour but l'opérationnalisation de la notion qui permettrait de formuler et de vérifier une hypothèse. Avec une catégorie tardienne qui comprend beaucoup d'actions hétérogènes, cela ne serait guère possible.

Pour vérifier l'hypothèse des suicides imitatifs, Durkheim compare la distribution réelle des suicides sur le territoire français avec une distribution théorique, qui devrait consister en une propagation ondulatoire de ce phénomène à partir de quelques foyers (grandes villes et chefs-lieux des départements). Or sur la carte, on ne distingue ni les ondes ni les foyers d'où, de toute évidence, proviennent ces ondes, mais plutôt de grandes régions avec tel ou tel taux de suicide (Durkheim 1976 : 126-129). Par conséquent, même s'il existe des cas individuels de suicides imitatifs, l'effet de l'imitation ne se voit pas dans les données agrégées. Bien que la critique de Tarde (selon laquelle d'une part, le phénomène imité peut devenir plus répandu dans les lieux où il est copié qu'aux lieux-sources, et d'autre part, dans un moment donné on ne doit pas nécessairement pouvoir saisir les « ondes ») soit rationnelle (Tarde 2000 : 19-21), elle ne présente qu'un argument contre la distribution théorique formulée par Durkheim, mais pas contre le besoin même de l'opérationnalisation, qui pose un véritable problème pour la conception de Tarde.

En rejetant l'explication des suicides par l'imitation dans son sens étroit, Durkheim croit avoir infirmé la dernière explication psychologique disponible : les deux premiers sens mènent à l'étude des causes sociales du phénomène. En effet, le problème posé par Durkheim dans son étude sur le suicide est incompatible avec la tentative de fonder les sciences sociales sur la psychologie, idée très répandue à l'époque, partagée par Tarde ou défendue en Allemagne par Wilhelm Wundt. C'est une observation statistique qui pousse Durkheim à formuler sa question principale : il constate que les rapports entre les taux de suicide des différentes périodes, pays et groupes sociaux restent constants. Or une telle stabilité ne peut pas être expliquée par les phénomènes psychologiques ou par le passage d'idée du suicide d'un individu à l'autre, puisqu'il n'y a que rarement des relations directes entre les personnes qui se tuent : « L'état d'esprit qui détermine les hommes à se tuer n'est pas transmis purement et simplement, mais, ce qui est beaucoup plus remarquable, il est transmis à un égal nombre de sujets placés tous dans les conditions nécessaires pour qu'ils passent à l'acte. Comment est-ce possible s'il n'y a que des individus en présence ? En lui-même, le nombre ne peut être l'objet d'aucune

transmission directe » (Durkheim 1976 : 347). Si l'on prend en compte que des constantes statistiques similaires s'observent aussi pour d'autres phénomènes, on comprend pourquoi Durkheim pouvait revendiquer une réfutation de fondation des sciences sociales sur des lois psychologiques ou quasi-psychologiques (Durkheim 1895 : 110-152). Les choses sociales, selon lui, présentent une catégorie bien à part et ne sont pas enracinées dans la vie des individus (Durkheim 1976 : 350-351). D'où l'importance de la statistique : c'est uniquement à l'aide des données agrégées, de l'étude de la distribution et des variations concomitantes qu'on peut observer et expliquer les phénomènes sociaux ; de même qu'on ne peut étudier la vie d'un organisme si l'on n'étudie que des cellules particulières, on n'arrive pas à expliquer, ni même à décrire la société en se concentrant sur des individus.

Si le rejet du psychologisme tardien est si étroitement lié à l'utilisation des données statistiques, constate-t-on une négligence des statistiques par Tarde ? Non, puisque Tarde insiste également sur l'importance de la statistique. Mais le rôle de la statistique est autre que chez Durkheim, et dans l'ouvrage principal où Tarde présente sa vision de ce qu'est la statistique, il n'en fait pas usage. Cela constitue un des nombreux arguments qui ont permis à Durkheim de critiquer le travail de Tarde comme un mélange de métaphysique et littérature sans rigueur scientifique (Vargas et al. : 12). Cette différence entraîne une certaine asymétrie de notre présentation : tandis que Tarde, dans son ouvrage sur les lois de l'imitation, expose volontiers ses réflexions sur la nature, l'utilisation et même le futur de la statistique sans pour autant faire de recherches quantitatives lui-même (Tarde travaille avec les données empiriques dans quelques autres ouvrages, qui portent en majorité sur les questions de la criminalité), l'utilisation des données par Durkheim est très intensive, mais ses réflexions théoriques sur le rôle de la statistique sont plus rares.

2. Des outils statistiques utilisés différemment

On a vu que pour Durkheim la statistique est un moyen d'étudier les choses sociales par excellence. Tarde, quant à lui, prétend que la statistique sera pour la société ce que les perceptions sont pour les individus : elle traduit ou symbolise la réalité extérieure de sorte qu'on peut la saisir, comme des yeux ou des oreilles collectifs. La différence actuelle est une différence de degré et de vitesse, mais un jour, quand les données seront recueillies et présentées quasi automatiquement, l'analogie deviendra parfaite (Tarde 2001 : 192-195). L'existence même des statistiques est due à l'existence de l'imitation, elle est fonction des événements particuliers et n'est rien d'autre que l'addition des observations faites sur ces événements. Pour Durkheim, la nature de la statistique est tout autre et elle n'est pas à confondre avec le processus de recueil des données (ce dont Durkheim se méfie souvent) : elle permet de mesurer les phénomènes sociaux qui ne peuvent pas être réduits aux cumuls des observations individuelles (Durkheim 1895 : 57) ; les grandes quantités montrent des choses qualitativement différentes de celles qui sont observables pour les individus pris à part. Les rapports constants entre les taux de suicide en sont un bon exemple.

(5) Statistiques des suicides en France en 1892

JUSTICE CRIMINELLE.

TABLEAU N° 45. — Suicides d'après le mode de perpétration.
— Suicides par mois.

ANNÉE 1892.

MODE DE PERPÉTRATION.	NOMBRE TOTAL des suicidés.	SEXE DES SUICIDÉS.	
		Hommes.	Femmes.
Submersion.....	2,452	1,704	748
Pendaison.....	3,832	3,299	533
Armes à feu.....	1,225	1,162	63
Asphyxie par le charbon ⁽¹⁾	829	461	368
Instruments tranchants et aigus.....	237	194	43
Poison.....	172	100	72
Chute volontaire d'un lieu élevé, sous un train en marche ou sous une voiture.....	387	276	111
Abus de liqueurs alcooliques.....	72	65	7
Feu.....	79	57	22
Autres (non spécifiés).....	"	"	"
Hommes.....		7,318	"
Femmes.....		"	1,967
TOTAUX (1892).....	9,285	7,318	1,967
Rappel des années { 1891.....	8,884	6,937	1,947
{ 1890.....	8,410	6,576	1,834
{ 1889.....	8,180	6,381	1,799
{ 1888.....	8,541	6,663	1,788

⁽¹⁾ Sur ce nombre de 829 suicides par asphyxie à l'aide du charbon, 331 appartiennent au département de la Seine (187 hommes et 144 femmes).

SUICIDES.	TOTAUX DES INDIVIDUS QUI SE SONT SUICIDÉS											
	en janvier.	en février.	en mars.	en avril.	en mai.	en juin.	en juillet.	en août.	en septembre.	en octobre.	en novembre.	en décembre.
Hommes.....	602	558	620	705	686	751	769	668	546	535	449	429
Femmes.....	172	145	163	199	198	184	185	169	164	126	134	128
TOTAL (1892).....	774	703	783	904	884	935	954	837	710	661	583	557
Rappel des années { 1891.....	540	589	772	833	910	988	887	737	683	704	583	589
{ 1890.....	707	544	721	734	819	822	888	734	720	675	571	475
{ 1889.....	625	512	643	795	919	829	818	604	597	648	618	482
{ 1888.....	604	487	715	820	924	851	825	786	673	603	580	574

SOURCE : Compte de l'Administration de la justice criminelle en 1892. Ministère de la Justice, Paris, I. N., 1895.

Source: *Annuaire statistique*, vol. 16, 1895, p. 46

Formé à l'école positiviste, Durkheim croit en la détermination des phénomènes sociaux par d'autres phénomènes sociaux, il cherche en eux les causes et les effets de chacun. Tout en étant conscient de la différence entre la corrélation et la causalité, il cherche en premier lieu des explications causales, et conclut parfois très vite à la causalité. En opposition à cette vision qu'il juge déterministe, Tarde donne plus de place au hasard et à la probabilité, en premier lieu grâce à sa conception de l'invention. C'est pour cela qu'il est accusé par Durkheim de fonder sa théorie sur le miracle et l'indétermination (Vargas et al. : 12). S'il existe des lois de l'imitation, l'invention, elle, est presque entièrement accidentelle et imprévisible. Bien sûr, il y a des limites de ce qui est possible, données par l'état courant du développement de la civilisation, par les théories dominantes, etc. Mais à l'intérieur d'un tel champ du possible peuvent apparaître beaucoup d'inventions, grâce à l'intervention d'un « génie ». Comme chaque invention donne naissance à une onde d'imitation qui, à son tour, influe sur les autres ondes, cet élément important dû au hasard empêche la décomposition de la réalité sociale en un nombre soumis à des régularités et, par conséquent, empêche la prédiction. Pourtant, au fil du temps les

inventions deviennent plus rares et leur part par rapport aux propagations imitatives diminue, ce qui rend les prédictions faites à partir des lois de l'imitation plus probables (Tarde 2001 : 197).

Pour Tarde, la forme principale de l'usage de la statistique sont les tableaux chronologiques et les courbes dessinés à partir d'eux, qui permettent de suivre l'évolution d'une invention de sa naissance jusqu'à son déclin (Tarde 2001 : 163-164). Elle reflète le développement du nombre des imitations d'un comportement ou d'une croyance par les individus. Comme Durkheim, Tarde insiste sur l'importance du poids relatif d'un phénomène qui se propage dans une société, c'est-à-dire la part du nombre d'actes imitatifs dans le nombre possible de tels actes (Tarde 2001 : 165-166). Il y a une forme générale de courbe, qui représente une propagation normale : elle commence par une montée, d'abord lente, puis brusque, passe à un plateau quand la propagation est arrêtée par la propagation d'un phénomène concurrent et s'abaisse après que le concurrent a gagné. Comme l'imitation est un concept qui englobe à peu près tout ce qu'il y a dans le monde social – des biens de consommation, comme le café ou le tabac, aux moyens techniques, comme la locomotion à vapeur, ou encore aux institutions, comme l'égalité ou la propriété individuelle, – une telle courbe décrit un phénomène social de n'importe quel type. Les courbes, selon Tarde, sont comparables au trajet des oiseaux, qui montent et qui descendent ; cela appuie l'idée que selon lui, les statistiques doivent être utilisées pour montrer un caractère dynamique, et non statique, d'un phénomène.

Les exceptions sont-elles possibles ? En fait, selon Tarde, la courbe de cette forme générale n'est pas nécessairement une description empirique mais plutôt une construction théorique, un type idéal qui décrit comment un phénomène se propage en vacuum, où il ne rencontre pas l'action parallèle des autres phénomènes. Mais en réalité, une propagation est souvent empêchée ou renforcée par la propagation des autres inventions, ce qui peut changer la forme des courbes et nécessite l'étude de leurs interactions (Tarde 2001 : 174-188).

Durkheim quant à lui ne se limite pas à une forme principale de l'usage des statistiques, et il se sert de nombreux moyens en fonction des questions et des hypothèses formulées. Il utilise surtout des tableaux présentant la distribution des suicides dans les différents groupes sociaux, pays et périodes, il fait des calculs des moyennes et des différences entre les moyennes, des taux de suicide et leurs rapports, ainsi que des cartes géographiques. Tous ces outils servent un même but, celui de représenter les « variations concomitantes » du phénomène étudié selon le milieu social. L'étude des variations concomitantes est également un devoir de la statistique selon Tarde (Tarde 2001 : 170), mais dans son cas il s'agit de l'interaction des courbes.

Conformément à la place qu'occupe dans la philosophie sociale tardienne la propagation des phénomènes sociaux par l'imitation, la plupart des statistiques analysées sont des séries temporelles. En observant les dynamiques de développement de certains phénomènes à travers les données chronologiques (dont le pendant visuel sont les courbes si fréquemment adorées par l'auteur²), Tarde essaie de saisir les relations entre les différentes tendances longitudinales, ainsi que l'influence des événements singuliers, tels que les bouleversements politiques, sur ces développements. La comparaison des courbes lui permet de traiter les hypothèses sur les liaisons entre les phénomènes. Par exemple, il refusait la « loi » du développement inverse du suicide et de l'homicide partagée à l'époque par certains auteurs en comparant les deux courbes correspondantes (Tarde 1924 : 166-167). Les développements tant des effectifs que des pourcentages sont soumis à l'analyse, et les différences entre eux deviennent également l'objet de réflexions (Tarde 1924 : 71). Même des questions scientifiques traditionnelles ont souvent

2. En dehors des contraintes techniques de l'époque, il y a une raison substantive pour laquelle Tarde présente les tendances étudiées sous la forme des tableaux chronologiques ou de dénombrements textuels plutôt que sous la forme des courbes tracées : « Il est bon cependant de prévenir que la vue des courbes, si on ne la complète et ne la corrige par la lecture du rapport et des tableaux, est très propre à égarer l'esprit » (Tarde 1924 : 63).

une signification plus spécifique et sont « traduits » vers sa théorie de la société, vers la langue des courbes imitatives. Ainsi, la question des causes de développement social devient celle de la mécanique de l'interaction des tendances et contre-tendances : « Pourquoi, en termes plus compréhensifs, ce genre d'exemple triomphe-t-il plus ou moins, suivant les lieux et les temps, dans sa lutte ou son concours avec d'autres genres d'exemples? » (Tarde 1892 : 57).

(6) Statistiques qui inspirent Tarde : tableau chronologique de l'importation des alcools en France

ALCOOLS. Importation et exportation des alcools depuis 1850. ANNÉES 1850-1905.

TABLEAU N° 371. — Importation (commerce spécial).

ANNÉES.	ALCOOL PUR PROVENANT			TOTAL de L'ALCOOL par importé.	LI-QUEURS. (Volume total.)	TOTAL GÉNÉRAL.	ANNÉES.	ALCOOL PUR PROVENANT			TOTAL de L'ALCOOL par importé.	LI-QUEURS. (Volume total.)	TOTAL GÉNÉRAL.
	de l'Alle- magne.	de l'An- gleterre.	d'autres pays.					de l'Alle- magne.	de l'An- gleterre.	d'autres pays.			
	hectol.	hectol.	hectol.					hectol.	hectol.	hectol.			
1850.....	15	110	5,430	5,555	99	5,654	1873.....	8,276	2,038	36,982	47,246	809	48,055
1851.....	10	89	7,267	7,366	103	7,469	1874.....	10,051	2,109	48,435	60,595	989	61,584
1852.....	21	121	12,857	12,999	111	13,110	1875.....	5,475	1,854	55,901	63,228	1,205	64,433
1853.....	7	118	12,016	12,741	158	12,899	1876.....	15,379	1,020	47,583	63,982	1,573	65,555
1854.....	3,818	10,834	66,480	65,132	145	65,277	1877.....	35,362	3,173	56,824	95,359	1,514	96,873
1855.....	28,569	80,043	88,276	302,888	198	303,086	1878.....	62,245	8,436	62,442	133,121	1,700	134,821
1856.....	6,065	80,600	90,981	177,646	208	177,854	1879.....	102,211	21,849	74,214	198,274	1,871	200,145
1857.....	133,145	79,286	164,639	377,070	228	377,298	1880.....	121,720	1,352	136,932	260,094	2,000	262,094
1858.....	1,694	2,396	34,812	38,852	215	39,067	1881.....	122,863	45,266	68,307	236,436	2,483	238,919
1859.....	4,312	12,393	29,896	46,601	213	47,014	1882.....	155,470	27,248	101,331	284,049	2,452	286,501
1860.....	29,893	21,505	37,252	88,650	257	88,907	1883.....	44,537	15,950	104,476	164,979	2,623	167,602
1861.....	22,671	48,169	65,504	134,344	266	134,610	1884.....	55,749	7,125	126,736	189,610	2,462	192,072
1862.....	9,140	17,090	39,745	65,984	300	66,293	1885.....	48,911	11,931	142,858	203,700	2,424	206,124
1863.....	12,558	9,623	42,452	64,633	295	64,928	1886.....	63,645	27,291	134,324	225,260	2,555	227,815
1864.....	15,100	21,445	35,018	69,572	258	69,830	1887.....	33,152	18,492	158,925	210,569	1,934	212,513
1865.....	15,250	2,540	27,865	45,671	388	46,059	1888.....	1,917	3,268	140,965	146,090	1,785	147,875
1866.....	20,808	2,315	41,298	64,421	558	64,979	1889.....	977	3,676	123,069	127,782	1,660	129,382
1867.....	16,816	1,699	31,020	49,535	578	50,113	1890.....	988	4,308	131,610	136,906	1,900	138,806
1868.....	43,412	1,847	47,716	92,975	633	93,608	1891.....	795	3,395	127,223	131,413	2,311	133,724
1869.....	82,525	2,312	44,910	129,747	673	130,420	1892.....	847	3,933	148,726	153,500	1,632	155,132
1870.....	29,085	1,303	32,867	63,255	566	63,821	1893.....	706	3,882	139,917	143,905	1,400	144,239
1871.....	27,679	5,078	52,840	85,597	855	86,182	1894.....	1,210	2,947	150,536	154,693	1,500	156,193
1872.....	2,782	1,438	43,006	47,226	754	47,980	1895.....	540	3,050	133,495	137,085	1,614	138,699

Source : Annuaire statistique, vol. 16, 1895, p. 306

Une autre considération sur la place de la courbe idéal-typique, qui a chez Tarde le statut d'une loi, permet de questionner la construction théorique qu'il propose. Comme vu ci-dessus, si la forme empirique ne correspond pas à cette loi, c'est probablement parce que d'autres propagations entrent en interaction. Mis à part le hasard des inventions, on peut également formuler des lois de l'interaction des ondes de propagation. Mais, en fait, Tarde admet que même cette précision ne permet pas d'expliquer la forme de toutes les courbes qui existent : « quand, par exception, une courbe irrégulière de statistique est réfractaire à l'analyse précédente et refuse de se résoudre en courbes normales, c'est qu'elle est insignifiante en soi, fondée sur des dénombrements peut-être curieux, mais nullement instructifs, d'unités dissemblables, d'actes ou d'objets arbitrairement groupés, à travers lesquels cependant un ordre soudain apparaît si la présence d'un désir ou d'une croyance déterminés vient à s'y révéler au fond » (Tarde 2001 : 189-190). Si l'on prend cette remarque au sérieux, elle rend toute la construction théorique de Tarde infalsifiable, puisque toute courbe qui ne correspond pas à la théorie est déclarée « insignifiante ». Durkheim choisit une stratégie plus délicate du traitement des observations qui semblent, à première vue, ne pas correspondre à sa théorie. A savoir, il essaie de trouver une classification du phénomène étudié qui permettrait d'expliquer séparément les variations concomitantes de chaque type. Ainsi, grâce à la division des suicides en égoïstes, altruistes, fatalistes et anoniques, il arrive à rendre compte de tendances apparemment contradictoires (l'influence différente du mariage sur les suicides des époux et des épouses, l'augmentation

des suicides civils accompagnée d'une baisse des suicides à l'armée, etc.). Dans certains cas, Durkheim déclare ne pas avoir trouvé de régularités (Durkheim 1976 : 385). Parfois il cherche à améliorer sa démarche, par exemple en tenant compte de la médiation de l'âge qui intervient dans la relation entre l'état civil et les suicides (Durkheim 1976 : 175) ou en réfléchissant sur le mode de recueil des données (Durkheim 1976 : 144, 256). En tout cas, il est difficile de trouver des tendances visibles qu'il ne prend pas en compte et ne cherche pas à expliquer. Enfin, en ce qui concerne le contre-exemple mentionné dans la réponse de Tarde du monastère où il y avait apparemment moins de suicides malgré le caractère coercitif et dépersonnalisant de la communauté monastique (Tarde 2000 : 38), on ne peut pas savoir s'il n'était pas connu de Durkheim ou s'il l'a volontairement omis.

3. Définitions de la statistique

Mais quelle est cette statistique à partir de laquelle les deux sociologues appliquent ou espèrent appliquer leurs instruments scientifiques ? Qu'est-ce qui est ou doit être quantifié, mesuré ou comparé ? On a vu que les courbes tardiennes présentent des agrégats des actes imitatifs. Au fond, ces actes sont les manifestations soit des besoins ou des désirs, soit des croyances. Cette thèse est ancrée dans l'épistémologie de Tarde : la croyance et le désir sont les plus petites unités psychologiques qui sont mesurables : ce sont les quantités de base. Elles entrent en interaction avec les sensations, qui sont qualitativement différentes et ne peuvent être quantifiées en soi, sans que les croyances et les désirs s'appliquent à eux. Ces interactions sont le fondement de toute la vie psychologique et sociale (Tarde 1900 : 235-308). C'est la quantification des sensations dans les désirs et les croyances qui permet de comparer les choses psychologiques et sociales. Si les données quantitatives que Tarde traite dans les ouvrages empiriques portent le plus souvent sur la criminalité et les délits (ce qui est plus facile pour Tarde, compte tenu du poste qu'il occupe), il attribue dans sa théorie une priorité aux statistiques commerciales et industrielles, parce qu'elles reflètent le développement des besoins (Tarde 2001 : 171-172). En effet, à travers le nombre des marchandises produites ou vendues, on peut suivre la dynamique d'un besoin, et son degré de présence dans une société. Bien sûr, la quantification de telles unités est plus facile que dans le cas des croyances. Un exemple de la statistique des croyances seraient les résultats des votes (dans cette production des statistiques sur la société Tarde voit une importante fonction du suffrage universel : Tarde 2001 : 167 ; Tarde 1892 : 439-449).³

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre en partant de la définition durkheimienne des faits sociaux, les besoins peuvent être pour Durkheim un objet statistique pertinent. Il est vrai que les régularités établies grâce à l'étude des données statistiques sont plus que de simples ensembles des actes individuels ; seulement, les faits sociaux auxquels on s'intéresse concernent aussi la manière dont la société et les règles de son fonctionnement influencent les comportements des individus. Quand Durkheim définit les trois types du suicide (si l'on exclut le suicide fataliste, qu'il ne traite que sur quelques pages), il recourt à une théorie qui décrit comment le contexte social limite, forme ou contient les besoins et les désirs d'une conscience individuelle. Par exemple, dans le cas des suicides anoniques, l'équilibre entre les besoins et les normes sociales qui les limitent est rompu (Durkheim 1976 : 271-285). De manière générale, les suicides dépendent de la manière « dont les individus sont attachés à la société » et « de la façon dont elle les régleme » (Durkheim 1976 : 288). Il serait alors justifié de dire qu'une tâche importante de la statistique pour les deux auteurs est de rendre compte de l'état social d'un besoin. Quant à la croyance, elle n'a guère de place dans la théorie durkheimienne et dans son utilisation de

3. L'extension des droits électoraux aux femmes et même aux enfants doit servir, selon Tarde, à une représentation plus correcte de la société, ce qui serait préférable non seulement pour les enjeux de l'administration et de la science, mais aussi pour la politique, puisque les « pères de familles » obtiendraient plus de poids et on pourrait empêcher le danger d'une « éphébocratie » ou « célébocratie ». - L'argument apparemment progressiste est, en fait, utilisé par Tarde pour doter les hommes mariés de l'âge mûr d'une influence politique plus grande, parce que ce sont eux qui devraient exercer les droits électoraux de sa femme et de ses enfants (Tarde 1892 : 439-449).

la statistique, si ce n'est dans sa fonction d'intégration sociale, de l'attachement d'un individu à sa communauté. Les croyances subjectives ne sont pas théoriquement intéressantes, tant qu'elles n'influencent pas de manière importante les faits sociaux ; plus que ça, les consciences ne sont pas tout à fait transparentes à elles-mêmes et les individus peuvent se tromper sur leurs propres motifs.

Les deux théoriciens pensent que les résultats des recherches quantitatives ont une application immédiate pour les questions pratiques. Ainsi, Tarde espère, par l'étude des effets favorables ou nuisibles des courbes, influencer « le penchant qu'ils auraient à suivre ou à ne pas suivre tels ou tels exemples » (Tarde 2000 : 170). Quant à Durkheim, sa compréhension du rôle pratique des sciences sociales est proche de l'idée commune du rôle de la science en général : en trouvant les causes des phénomènes étudiés, on peut espérer agir sur ces causes pour éviter les effets négatifs et pour maximiser les effets souhaitables (voir ainsi ses préconisations en matière de consentement mutuel à partir des statistiques sur le suicide, « Le divorce par consentement mutuel », 1906).

Pour rendre compte de l'immense influence que la démarche scientifique de Durkheim a eue sur les sciences sociales, voici un court dénombrement des outils statistiques qu'il utilise :

- les calculs des taux de suicide selon les différents milieux sociaux (sexe, âge, statut familial, régions, religions, professions...);
- l'étude de corrélation de deux phénomènes à l'aide des « variations concomitantes ». Durkheim rend compte de la différence entre la causation et la corrélation et d'une possible influence d'un facteur perturbateur, tel qu'un facteur qui a un effet sur les deux variables étudiées (Durkheim 1976 : 36, 171 ; Durkheim 1895: 153-171) ;
- la comparaison des distributions empiriques avec les distributions théoriques sur lesquelles Durkheim formule des hypothèses ad hoc (Durkheim 1976 : 94-95, 188-189). Dans ce cas comme dans le précédent, Durkheim ne recourt pas aux tests statistiques dont on ne faisait pas encore usage à l'époque et définit la significativité des différences « à l'œil » : « Une correspondance aussi régulière et aussi précise ne peut être fortuite » (Durkheim 1976 : 98) ;
- comparaison des variations à l'aide des cartes géographiques ;
- recherches des variables cachées (le cas de l'ethnie et de la religion, Durkheim 1976 : 62, le cas du mariage et l'âge, Durkheim 1976 : 175) ;
- élimination de l'influence des valeurs extrêmes qui « peuvent élever ou abaisser artificiellement la moyenne » (Durkheim 1976 : 122). Cependant, Durkheim n'utilise pas les médianes ;
- classification du phénomène étudié en aval de l'étude, selon les différences de sa distribution dans les différentes conditions sociales ;
- étude des différences entre les rapports des moyennes (Durkheim 1976 : 169) ;
- étude des odds ratios, des rapports entre les taux des suicides. Pour autant, Durkheim ne les interprète pas dans un esprit probabiliste comme les chances de se suicider selon des caractéristiques sociales. Appliqué au problème de suicide, cet outil obtient le nom de « coefficients de préservation » (Durkheim 1976 : 181-183). L'utilisation de cette méthode nécessite le choix des modalités de référence ;
- recherche des indicateurs empiriques qui permettent de vérifier les hypothèses formulées ;
- tentatives de partager les variations établies en une partie expliquée par les causes trouvées et une partie expliquée par les particularités personnelles des suicidés (Durkheim 1976 : 312-313)

Cette liste n'est pas exhaustive, mais elle donne une idée du rôle de l'utilisation de la statistique par Durkheim dans la diffusion des procédures de recherche quantitative qui sont établies aujourd'hui.

TABLEAU XXII

Comparaison du taux des suicides par million d'habitants de chaque groupe d'âge et d'état civil dans la Seine et en province (1889-1891).

HOMMES (Province).				COEFFICIENTS de préservation par rapport aux célibataires.		FEMMES (Province).			COEFFICIENTS de préservation par rapport aux célibataires.	
Âges.	Célibataires.	Époux.	Veufs.			Célibataires	Épouses.	Veuves.		
				des époux.	des veufs.				des épouses.	des veuves.
15-20.....	100	400		0,25		67	36	375	1,86	0,17
20-25.....	214	95	153	2,25	1,39	95	52	76	1,82	1,25
25-30.....	365	103	373	3,54	0,97	122	64	156	1,90	0,78
30-40.....	590	202	511	2,92	1,15	101	74	174	1,36	0,54
40-50.....	976	295	633	3,30	1,54	147	95	149	1,54	0,98
50-60.....	1.445	470	852	3,07	1,69	178	136	174	1,30	1,02
60-70.....	1.790	582	1.047	3,07	1,70	163	142	221	1,14	0,73
70-80.....	2.000	664	1.252	3,01	1,59	200	191	233	1,04	0,85
Au delà.....	1.458	762	1.129	1,91	1,29	160	108	221	1,48	0,72
Moyennes des coefficients de préservation.....				2,88	1,45	Moyennes des coefficients de préservation ...			1,49	0,78
HOMMES (Seine).						FEMMES (Seine).				
15-20.....	280	2.000		0,14		224				
20-25.....	487	128		3,80		196	64		3,06	
25-30.....	599	298	714	2,01	0,83	328	103	296	3,18	1,10
30-40.....	869	436	912	1,99	0,95	281	156	373	1,80	0,75
40-50.....	985	808	1.459	1,21	0,67	357	217	289	1,64	1,23
50-60.....	1.367	1.152	2.321	1,18	0,58	456	353	410	1,29	1,11
60-70.....	1.500	1.559	2.902	0,96	0,51	515	471	637	1,09	0,80
70-80.....	1.783	1.741	2.082	1,02	0,85	326	677	464	0,48	0,70
Au delà.....	1.923	1.111	2.089	1,73	0,92	508	277	591	1,83	0,85
Moyennes des coefficients de préservation.....				1,56	0,75	Moyennes des coefficients de préservation ...			1,79	0,93

Source: Durkheim, *Le suicide*, 1897

Quant à Tarde, même si la vision large de l'essence, du rôle et du futur de la statistique, ainsi que sa théorie de la quantification, présentent la source principale de l'inspiration des auteurs contemporains pour lui, certains de ses ouvrages comportent des études statistiques empiriques, des présentations des données et des raisonnements statistiques. On a mentionné ci-dessus quelques exemples portant sur l'étude des courbes : conformément à la place qu'occupe dans la théorie tardienne la propagation des phénomènes sociaux par l'imitation, la plupart des statistiques analysées sont des séries temporelles. Malgré toutes les différences épistémologiques, certains types de raisonnement que l'on trouve dans l'ouvrage de Durkheim sont présents également dans les œuvres de Tarde. Ainsi, Tarde formule des hypothèses contrefactuelles sur la distribution d'un phénomène dans le cas de présence d'un facteur influant, et il examine ensuite les distributions empiriques afin de confirmer ou d'infirmer ses hypothèses. Bien que ce ne soit pas exactement le raisonnement explicite par hypothèse nulle et par distribution due au hasard, le raisonnement de type « si un tel facteur était présent,

alors telle distribution devrait avoir telle forme ; cela n'est pas le cas, alors ce facteur n'a pas d'influence sur cette tendance » en est proche (Tarde 1924 : 95-96 et Tarde 1900 : 214 pour les exemples). L'analyse de la corrélation entre deux phénomènes ne le mène pas nécessairement à la conclusion hâtive sur la causalité de l'un sur l'autre. La corrélation forte et positive entre les divorces et les suicides pousse Tarde à conclure que ces deux phénomènes ont d'autres causes en commun (Tarde 1924 : 176). On rencontre chez Tarde également le raisonnement « à tendance X donnée », qui permet de mieux discerner l'impact d'une tendance à l'autre, en neutralisant l'action modifiante d'une troisième tendance (Tarde 1924 : 79). Tarde calcule les odds ratio (Tarde 1900 : 274) et utilise des simples mesures de la dispersion (Tarde 1924 : 169). Il réfléchit sur le mode de collecte de données et sur le rapport entre les statistiques et la réalité. Par exemple, il se demande si le nombre des méfaits poursuivis reflète le nombre des méfaits commis (avec une réponse positive, dans l'esprit de sa vision optimiste de la statistique) (Tarde 1924 : 69).

L'usage de la statistique dans les ouvrages de Tarde et Durkheim : un résumé

Tarde	Durkheim
La statistique part des événements individuels de caractère psychologique (des imitations) et se produit par une démarche additive	Les observations sur les données agrégées permettent de voir les phénomènes sociaux qualitativement différents des événements individuels
L'unité de base se trouve au niveau sous-individuel (croyances et désirs)	L'unité de base se trouve au niveau supra-individuel (fait social)
La transition entre l'individu et l'agrégat est possible par une simple démarche arithmétique	La transition de l'individu à la totalité de société est impossible, le comportement de l'individu "incarne" des faits sociaux
Critique de Durkheim : caractère métaphysique du concept de la société qui transcende les individus	Critique de Tarde : absence de méthode scientifique
Le hasard et la probabilité sont introduits par le concept de l'invention	Les études portent sur les régularités et les rapports constants et cherchent à les expliquer
Optimiste pour le futur de la statistique (une sorte de développement des organes collectifs de sens), modéré pour le développement présent	Usage intensif des procédures disponibles, optimiste pour le rôle et les possibilités des sciences sociales
Usage préféré : les tableaux chronologiques et les courbes de diffusion des phénomènes	Usage préféré : calculs des rapports, variations concomitantes...
Utilité pratique : en étudiant les interactions des courbes, trouver quelles imitations peuvent aider à lutter contre l'imitation des phénomènes nuisibles	Utilité pratique : trouver les causes des phénomènes et agir sur ces causes pour minimiser les effets qui ne sont pas souhaitables

III. Usages et mésusages des statistiques de Tarde et de Durkheim

A l'époque du débat entre les deux auteurs, le vent est largement favorable à Tarde : la psychosociologie est à la mode pour les « sciences de l'esprit », pour reprendre la distinction proposée par Dilthey dans le cadre de sa théorie de la connaissance, distinction reprise justement par les psychosociologues. On retiendra Wilhelm Wundt et la psychologie scientifique

ou le communautarisme de Ferdinand Tönnies. De façon générale, pour l'immense majorité des intellectuels de l'époque, tout acte humain doit d'abord être envisagé dans son aspect individuel. Le social étant inscrit au plus profond de l'homme, il serait absurde de le considérer comme un fait extérieur à l'homme lui-même.

(8) Mentions de Durkheim et Tarde dans la littérature francophone, 1880-2008



Source : Google NGram Viewer

Il est intéressant de constater que la courbe des mentions de Tarde dans la littérature francophone présente exactement le développement mentionné par Tarde : elle monte lentement, puis brusquement, s'aplatit pour redescendre enfin au moment-même où le concurrent principal de Tarde dans le monde académique, Durkheim, gagne en popularité.

Les raisons institutionnelles et théoriques évoquées ci-dessus ont renversé le rapport de force après la mort des deux sociologues : Tarde n'a pas de successeur, tandis que la sociologie française est quasi uniquement durkheimienne jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, jusqu'aux années 1970, Tarde était très peu cité, et de façon partielle aux Etats-Unis pour ses théories sur l'imitation, et en France pour ses apports à la criminologie. Certains voient cependant dans son imitation, présentée comme un acte spontané, en quelque sorte consubstantiel au lien social et qui pousserait des êtres inférieurs à imiter des êtres supérieurs, l'embryon des théories diffusionnistes des traits culturels, dont on trouve de nombreux exemples dans la sociologie du XX^{ème} siècle. En ce qui concerne Durkheim, l'essor de *L'Année sociologique* met au premier plan ses héritiers ; tout d'abord les membres de son équipe de recherche (Marcel Mauss, Paul Fauconnet, Célestin Bouglé, ou Lucien Lévy-Bruhl) mais aussi les principales figures de la sociologie et de l'anthropologie de l'époque, telles que Maurice Halbwachs, Talcott Parsons, Alfred Radcliffe-Brown, ou encore Claude Lévi-Strauss. Les positions universitaires étaient en majorité occupées par des durkheimiens (Georges Davy, Célestin Bouglé,...). L'immédiat après-guerre est dominé par une sociologie encore précaire, confrontant son héritage durkheimien aux influences allemandes (marxisme et phénoménologie) et américaines (les techniques d'enquête). De 1960 à 1975, la sociologie s'institutionnalise en tant que telle (licence de sociologie, ouvrages didactiques, élargissement éditorial), et prend une véritable ampleur après 1975 ; l'intérêt pour une histoire renouvelée de la discipline à cette époque se confond à une redécouverte de Durkheim comme "père fondateur". Parallèlement, la renaissance de diverses sociologies de l'acteur (dans des paradigmes qui accordent à cet acteur une place plus ou moins importante, en allant de l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon à l'actionnalisme d'Alain Touraine, au modèle stratégique de Michel Crozier ou encore au

modèle de l'acteur-réseau de Bruno Latour) tend à donner à nouveau à G. Tarde un rôle central dans la sociologie, en tant précurseur revendiqué par les chefs de file de ces différents paradigmes sociologiques. Cette redécouverte s'accompagne d'une réédition des œuvres de Tarde dans la collection « les empêcheurs de tourner en rond », filiale de La Découverte (2001). Dans « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », Laurent Mucchielli retrace l'histoire des quelques réactualisations qu'a subies l'œuvre de Tarde depuis les années soixante. Selon lui, la redécouverte de Tarde est généralement liée à une opposition aux thèses durkheimiennes, voire à un usage plus tactique que théorique visant à légitimer une école de pensée par rapport à une autre.

Dans le cas de Bruno Latour, « les rayons imitatifs » tardiens seraient des précurseurs des théories modernes de réseau social⁴. Latour insiste surtout sur l'idée tardienne de quantification dans le sens que tant la société que les individus sont animés de croyances et de désirs. Il est, en principe, possible de retracer la formation de l'agrégat par l'interaction de ces quanta, de voir comment les quanta se sont assemblés dans un tel ou tel agrégat. Déjà à l'époque de Tarde, on disposait de moyens pour le faire dans le domaine de la science, parce que les interactions des croyances des savants sont très bien documentées. Aujourd'hui, on dispose des moyens qui le permettent aussi dans d'autres domaines, grâce aux outils numériques de recueil et de visualisation des données. Ainsi, les descriptions visionnaires de Tarde sur le futur de la statistique seraient confirmées (Latour 2010).

Une des premières reprises de l'œuvre de Durkheim et de son usage des statistiques dans *Le Suicide* a été réalisée par son disciple M. Halbwachs dans *Les Causes du suicide* (1930). Halbwachs reprend également les variations concomitantes, avec des données plus fines et plus nombreuses que celles dont disposait Durkheim. Mieux formé en statistiques, il raisonne davantage sur les dispersions autour des moyennes. Il s'intéresse également à la qualité des sources statistiques, aux modes de suicide et aux tentatives. Il y confirme notamment que les données statistiques sont fausses en niveau mais justes dans la mesure des écarts et des variations. Par ailleurs, il accorde une plus grande importance à l'interaction des phénomènes, sans les isoler, ce qui fait qu'il ne dissocie pas la religion et l'environnement (la nation, le degré d'urbanité). Cela lui permet de remettre en cause les conclusions de son maître : après avoir exploré deux solutions (simplification de l'équation et substitution de la seconde variable – l'environnement – à la première – la religion –, et décomposition de l'effet pur de la religion et l'effet pur de l'environnement), il en propose une troisième : il affirme l'indissociable interaction entre ces variables dont les actions conjuguées portent la marque d'un « milieu ». Ramenée à ses dimensions culturelles plus que culturelles, la religion fait corps avec le milieu et le genre de vie. Ainsi, loin de rompre avec des explications de type culturaliste, il leur ouvre au contraire la voie : la mise en évidence de relations statistiques régulières, robustes et complexes entre le suicide, la religion, le pays et le mode de vie.

Nous ne reviendrons pas en détail sur les discussions qui ont été faites autour du *Suicide* et de ses statistiques. Après un héritage très fort aux Etats-Unis, avec Parsons et les fonctionnalistes, après des critiques méthodologiques telles que celles de J. Douglas dans *The Social Meanings of Suicide* (1967), la France a réactualisé ses critiques, et s'en sont suivis d'importants débats sur la construction des statistiques du suicide (P. Besnard, « Anti- ou anté-durkheimisme ? Contribution au débat sur les statistiques officielles du suicide », *Revue française de sociologie*, 1976). Ces réinterprétations se basent souvent sur des données actualisées⁵.

Une interprétation donnée par P. Besnard (1973), qui a donné lieu à une vaste analyse du

4. L'analyse des réseaux sociaux suppose différents types de liens entre les nœuds d'un réseau. Pour Tarde, le seul lien possible est l'imitation. Il n'y a donc pas d'analyse à faire au-delà de la forme du schéma.

5. En ce qui concerne la France, voir la relecture de Christian Baudelot & Roger Estabiet : *Durkheim et le suicide* (1984) : travail de synthèse et de vulgarisation, qui comporte des données françaises récentes manifestant une remarquable stabilité des relations entre famille et suicide, mises en évidence par Durkheim.

suicide féminin et du sens à lui donner, avait pour but de corriger à la fois la construction des tableaux et leur interprétation sociologique. Besnard parle de la "courbe en U", modélisation de ce que pensait Durkheim avec l'opposition entre les deux types de suicide pour régulation / intégration, mais modélisation que Durkheim n'a pas faite, ce qui l'a conduit à abandonner progressivement cette idée (d'où découle celle du juste milieu comme équilibre), en négligeant par exemple le suicide fataliste, en passant de références à des variables à des références à des courants. Cela a donné lieu à une réponse de C. Dubar (Dubar 2004), puis de P. Besnard lui-même (Besnard 1987). L'actualité de ces discussions montre l'importance toujours revisitée des statistiques durkheimiennes.

Conclusion

Gabriel Tarde et Emile Durkheim travaillent dans une époque marquée d'un côté par le psychologisme et les tentatives de fonder les sciences de la société sur l'étude des phénomènes psychologiques (tentatives soutenues par Tarde et rejetées par Durkheim), et d'un autre côté par un rapide développement des outils statistiques qu'ils théorisent et dont ils font usage. La compréhension et l'usage de la statistique par Tarde et Durkheim reflètent leurs conceptions respectives de la société et des sciences sociales. Tarde croit que les processus sociaux, grâce à leur nature de rassemblements de quanta, peuvent être quantifiés. À l'aide des tableaux chronologiques et des courbes, on peut voir comment les croyances et les désirs se propagent et interagissent en formant des sujets et des sociétés. Durkheim, au contraire, part du niveau supra-individuel, constate que les faits sociaux sont indépendants des variations individuelles et cherche à les expliquer en utilisant intensivement des moyens statistiques disponibles. Si le raisonnement et la démarche de recherche quantitative de Durkheim ont fortement marqué la sociologie du XX^e siècle, certains philosophes et sociologues ont récemment redécouvert Tarde qu'ils apprécient surtout en tant qu'un visionnaire heureux du futur de la statistique et des sciences sociales.

Références

- Bélanger Pierre-Luc, « La construction sociale de l'individu chez Tarde et Durkheim », Mémoire réalisé en 2010 à l'université de Montréal
- Besnard, Philippe. « Anti- ou anté-durkheimisme ? Contribution au débat sur les statistiques officielles du suicide », *Revue française de sociologie*, XVII, n° 2, 313-341, 1976
- Besnard, Philippe (1987). Les sociologues et le sexe. Réponse à Claude Dubar. In: *Revue française de sociologie*, 28-1. pp. 137-144.
- Borlandi M. et al. Gabriel Tarde et la criminologie au tournant du siècle. Presses Universitaires du Septentrion, 2000.
- Borlandi M. et Cherkaoui M. (éd.). Le Suicide un siècle après Durkheim. Paris : PUF, 2000.
- Candeia M. *The Social after Gabriel Tarde: Debates and Assessments* (2010). Routledge.
- Cuin Charles-Henry et Gresle François, *Histoire de la sociologie 1*, Editions La Découverte, Collection Repères, 1992
- Didier, Emmanuel (2010) "Gabriel Tarde and Statistical Movement," *Social After Gabriel Tarde*, London, Routledge.
- Douglas Jack D. *The Social Meanings of Suicide*, Princeton, Princeton University Press, 1967.
- Dubar, Claude (2004). « À propos de l'interprétation du Suicide de Durkheim par Philippe Besnard », *Revue européenne des sciences sociales*, XLII-129, pp. 365-373.
- Durkheim E. *Sociologie et philosophie*. Paris, PUF, 2014.
- Durkheim E. *Les Règles de la méthode sociologique*, 1895
- Durkheim E. *Le Suicide*, Paris, Alcan, 1897
- Latour B. (2005). *Reassembling the Social: An Introduction to Actor-Network-Theory*. Oxford: Oxford University Press.
- Latour, B. 2010. Tarde's idea of quantification, in M. Candeia (ed.), *The social after Gabriel Tarde : debatesand assessments*, 145-62. London : Routledge.
- Lubek Ian, Apfelbaum Erika (1981). Histoire de psychologies sociales perdues. Le cas de Gabriel Tarde. In: *Revue française de sociologie*, 22-3. Sociologies françaises au tournant du siècle. Les concurrents du groupe durkheimien. Etudes réunies par Philippe Besnard., sous la direction de Philippe Besnard. pp. 361-395.
- Merllié D. (2004). « Pistes de recherche pour une sociologie des statistiques du suicide. Note sur « Anti- ou anté-durkheimisme », *Revue européenne des sciences sociales*, XLII-129, 249-259.
- Mucchielli Laurent (dir.) et Massimo Borlandi (dir.), *La Sociologie et sa méthode : les règles de Durkheim un siècle après*, Paris, L'Harmattan, 1995, 415 p
- Mucchielli Laurent, « Tardomania ? Réflexions sur les usages contemporains de Tarde », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2/2000 (no 3), p. 161-184.
- Paugam Serge, préface d'une édition du *Suicide*
- Tarde G. *Essais et mélanges sociologiques*. Lyon : A. Storck, Paris : G. Masson, 1900.
- Tarde G. *Etudes pénales et sociales*. Lyon : A. Storck, Paris : G. Masson, 1892.
- Tarde G. *La criminalité comparée*. Paris : Librairie Félix Alcan, 1924.
- Tarde G. *Les lois de l'imitation*, 1890
- Tarde G. *La logique sociale*, 1895
- Tarde, G. « Contre Durkheim à propos de son Suicide », 1897
- Taylor S. *Durkheim and the study of suicide*. London : Macmillan, 1982.
- Vargas E.V. Latour B., Karsenti B. et Ait-Touati F. Reprise du débat Tarde-Durkheim décembre 1903 [en ligne], 2008, <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/downloads/TARDE-DURKHEIM-GB.pdf>.